

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1907)
Heft: 74

Artikel: Marguerite de Saint-Aubin ou la voix du Souterrain : (Légende)
Autor: A. D.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-256947>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TELEPHONE

DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

MARGUERITE DE SAINT-AUBIN

ou la voix du Souterrain

(LÉGENDE)

C'était un bien beau château, une puissante forteresse que le manoir de Montvoie que possédait noble et féal chevalier Reschard de Vendlincourt, en 1284. Ce seigneur avait fait hommage de ce fief de Montvoie au puissant comte de Neuchâtel en Bourgogne, Thiébaud VI. Une noble fille descendante de ce seigneur, Marguerite de Vendlincourt, avait épousé Simon sire de St-Aubin.

Le comte de Neuchâtel inféoda de nouveau la forteresse à ce Simon de St-Aubin en 1378, après que la branche de Vendlincourt-Montvoie se fut éteinte dans la descendance mâle du père de Marguerite. On dit que ce Simon de St-Aubin descendait du noble Eberhart de Fenis Neufchâteau et qu'un de ses ancêtres, à la voix de St-Bernard avait pris la Croix, qu'à la suite des principaux croisés, il disputa à Mahomet le tombeau du Christ. Il ne revint pas, mais un de ses fils continua la noble lignée de ces preux chevaliers. Simon de St-Aubin était loin de ressembler à ses ancêtres. Seigneur sans entrailles, sans honte et contrairement aux usages de la chevalerie, il attaqua les voyageurs, détroussait le pauvre monde et poussait ses courses jusqu'à Lucelle. Détendant les moines, il rançonnait leurs vaisseaux jusqu'aux portes de l'abbaye, s'amoquant des excommunications de l'Église.

La ville de S-Ursanne, avec ses tours et ses murailles, n'était pas à l'abri des brigandages du chevalier félon.

Comme le chemin rapide, qui conduisait au manoir, était difficile, les lieux environnants si couverts de forêts et de rochers, le château tellement en dehors des routes fréquentées, le sire de S. Aubin se croyait en sûreté contre toute attaque. Aussi menait-il vie joyeuse, avait vin et ribauds à foison, disent les chroniques du temps.

Exécéré et odieux à tout le pays, par ses cruautés, ses exactions et ses brigandages, il osa enfin inquiéter les bourgeois de S-Ursanne et de Porrentruy. C'en était trop. Les bourgeois des deux villes voulurent en finir avec lui. Ils convinrent de profiter de l'absence du brigand pour surprendre son château et le détruire. C'était en automne 1378, Marguerite de St-Aubin, tristement accoudée à une fenêtre ouverte, se livrait à de douloureuses méditations. Son seigneur et maître venait de quitter le château, suivi de ses hommes d'armes pour une excursion

en Comté, ne laissant à Montvoie que sa femme Marguerite, sa mère et quelques archers et serviteurs sous la garde de Jehan, de Montenol, qui faisait le guet sur la tour crénelée du donjon. Bientôt ce dernier poussa le cri d'alarme. Il venait de reconnaître les étendards des bourgeois de S-Ursanne et de Porrentruy qui faisaient flotter leurs bannières en poussant des cris de guerre. Il descendit à la hâte, rassembla les archers et les serviteurs dans la cour de la première enceinte et attendit les soldats citadins. Bientôt les béliers eurent enfoncé la porte principale et les soldats des villes en vinrent aux mains avec les défenseurs du château. Jamais plus sanglante équipée. Jamais la mort ne fit si vite tant de victimes.

Enfin la valeur dut fléchir sous le nombre. Il ne resta bientôt plus que le noble Jehan de Montenol. Percé de coups, il s'élança dans le château, monta à la chambre de la belle Marguerite, la conjura de le suivre dans les souterrains afin que par des chemins détournés, ils puissent fuir au loin. Mais avant que les deux malheureux eussent le temps de mettre leur projet à exécution, le château était envahi. Le fidèle serviteur n'eut que le temps de conduire la Dame du château dans les couloirs secrets. Marguerite, affolée par la peur, s'enfonça dans les nombreux passages du donjon, tandis que le noble Jehan se tenait à l'entrée du couloir, pour la défendre courageusement. Il tomba ensuite percé d'une flèche qui lui traversa le cœur.

Les assaillants, ne rencontrant plus de résistance, firent irruption dans tout le castel, qu'ils fouillèrent de fond en comble. Ils le dévalisèrent entièrement, ne laissant que les murs, puis retournèrent chez eux chargés de butin.

La pauvre Marguerite de S-Aubin ne sut pas trouver l'issue des souterrains et dut y trouver une mort affreuse, car on n'entendit plus jamais parler d'elle.

Aujourd'hui on peut voir encore, sur un rocher sans verdure, des pans de murs, une tour encore entière, des fortifications à demi renversées. Ce sont les ruines de Montvoie.

Les vieilles gens du petit village de ce nom racontent qu'à certaines heures de la nuit, quand la chouette jette dans le silence de ce lieu sauvage son cri lugubre, une voix humaine, douce comme les accords d'une lyre, s'élève du fond de la citerne, chantant une complainte et c'est la voix de Marguerite de St-Aubin, qui, perdue dans les souterrains du vieux castel, attend son fidèle Jehan de Montenol pour la délivrer.

A. D.

La vieille tunique

(Suite et fin)

Là-dessus, voilà que l'empereur déclare la guerre aux Autrichiens et qu'on nous embarque pour l'Italie... Mais il ne s'agit pas de la campagne, j'arrive au fait... La veille du combat de Melegnano — où j'ai laissé mon bras, vous savez, — notre bataillon campait au milieu d'un petit village, et, avant de rompre les rangs, le capitaine nous fit un petit discours — il avait raison. Le capitaine, — pour nous rappeler que nous étions en pays ami, qu'il était de notre honneur de nous y bien conduire et que celui qui ferait la moindre peine à l'habitant serait puni d'une façon exemplaire. Pendant qu'il parlait, La Soif, qui chancelait un peu en s'appuyant sur son flingot à côté de moi — il avait vidé, depuis le matin, la moitié du bidon de la cantinière, — haussa légèrement les épaules; mais, par bonheur, le capitaine ne s'en aperçut pas.

Au milieu de la nuit, je suis réveillé en sursaut. Je saute de la botte de paille sur laquelle je dormais dans une cour de ferme, et je vois, au clair de la lune, un groupe de camarades et de paysans qui arrachaient des bras de La Soif, furieux comme un lion, une Italienne qu'il battait à tour de bras parce qu'elle refusait de lui donner à boire. J'accourus pour prêter main-forte, mais le capitaine Gentile arriva avant moi. D'un coup d'œil — il avait un regard de maître, le petit Corse, — il fit reculer le sergent terrifié; puis, après avoir rassuré la Lombarde par quelques mots qu'il lui dit en italien, il revint se camper devant le coupable, et, lui mettant sous le nez son doigt qui tremblait :

— On devrait brûler la cervelle à des misérables comme vous, lui dit-il. Dès que je pourrai voir le colonel, vous perdrez encore vos galons, et ce sera pour de bon, cette fois... On se bat demain, tâchez de vous faire tuer.

On se recoucha, mais le capitaine avait dit vrai, et, dès le point du jour, ce fut la canonnade qui nous éveilla. On courut aux armes. On forma la colonne, et La Soif — jamais ses yeux ne m'avaient paru plus méchants — vint se placer auprès de moi. Le bataillon se mit en marche. Il s'agissait de déloger les habits blancs qui s'étaient fortifiés, avec du canon dans le village de Melegnano. En avant, marche! Nous n'avions pas fait deux kilomètres que, vlan! la mitraille des Autrichiens nous prend par le travers et jette par terre une quinzaine d'hommes de la compagnie. Alors, nos offi-